

— Par décret du 3 septembre 1887, M. Neumayer a été nommé agent de change près la Bourse de Nantes.

ARMÉE ET MARINE

Par décision présidentielle en date du 2 septembre 1887, rendue sur la proposition du ministre de la marine et des colonies, M. le lieutenant de vaisseau Houette a été nommé au commandement de l'avisos de 2^e classe l'*Élan*, bâtiment-école de pilotage.

Le lieutenant d'infanterie de marine Briquet, à la suite du 1^{er} régiment, est désigné pour commander le détachement de ce régiment, destiné au Sénégal, pour la campagne du haut fleuve en 1887-88. Ce détachement embarquera sur le paquebot partant de Bordeaux le 5 octobre prochain.

M. le colonel Lejoindre, du 91^e régiment d'infanterie, a été nommé au commandement de l'École normale de tir en remplacement de M. le colonel Lebel, relevé, sur sa demande, de ses fonctions.

La question du déclassement des fortifications d'Alger vient d'entrer dans une nouvelle phase. Il résulte, en effet, d'une lettre adressée au maire d'Alger par le général Guichard, commandant supérieur du génie en Algérie, que l'adoption par le ministre de la guerre d'un nouveau système de défense des places oblige le génie à refaire entièrement, d'après de nouvelles données, les études qu'il avait faites pour la suppression de l'enceinte fortifiée de la ville.

FAITS DIVERS

Le triple assassinat de la rue Brey (suite). — Hier matin ont eu lieu les obsèques de Mme Padrona et de ses deux enfants, Padoue et Fanny, tous trois assassinés dimanche dernier, rue de Brey, dans les circonstances tragiques que nous avons rapportées. Les trois bières avaient été déposées le matin dans la salle d'attente de la Morgue. A huit heures et demie, le cercueil de Mme Padrona a été placé sur un corbillard de sixième classe, au quel trois couronnes avaient été accrochées. Les cercueils des deux enfants ont été posés chacun sur une « comète » par les employés des pompes funèbres. Deux petits médaillons et une couronne recouvraient les draps mortuaires. Le deuil était conduit par l'oncle et le frère du meurtrier Padrona; une trentaine de personnes, parmi lesquelles M. Grau, greffier-adjoint de la Morgue, suivaient le convoi. On s'est rendu d'abord au temple protestant de la rue des Billiettes, et de là le cortège s'est dirigé vers le cimetière parisien de Bagneux, où a eu lieu l'inhumation des trois victimes.

Padrona, l'auteur de ce triple assassinat, est toujours détenu à l'infirmerie spéciale du Dépôt, où il est l'objet d'une surveillance active de la part des médecins aliénistes. On le croit atteint de la manie de la persécution. Plusieurs témoins interrogés depuis le crime ont déclaré, en effet, qu'à diverses reprises Padrona s'était plaint devant eux d'être la victime d'ennemis imaginaires. Quelques jours avant le meurtre, il avait reçu la visite d'un employé de la préfecture de police qui lui avait amené sa petite fille en priant Padrona de fabriquer pour elle un œil artificiel. Au cours de la conversation, l'assassin se plaignit d'éprouver de fréquents et insupportables maux de tête.

— Je ne sais comment cela finira, disait-il au visiteur, mais je crains que mon cerveau ne se détruise.

Comme on l'a vu, les appréhensions de Padrona étaient malheureusement fondées.

Le cadavre de la rue de Rivoli. — Hier, à dix heures du soir, les gardiens de nuit ont trouvé sur le trottoir de la rue de Rivoli le cadavre d'un individu qu'ils ont fait transporter au poste central.

Le médecin légiste n'a pu que constater le décès attribué à l'absorption de cyanure de potassium.

Quelques instants après, un nommé Berger, garçon marchand de vins, demeurant rue de Rivoli, a apporté au poste un écrit qu'il avait trouvé à la place même où l'homme gisait sur le trottoir. Cet écrit est ainsi conçu :

« Vielle Adolphe, photo, rue des Envierges, 14.

« Portez-moi à la Morgue; mon frère, Vielle Edmond, photo, à Coulommiers (Seine-et-Marne), me réclamera. »

Le commissaire de police du quartier a fait transporter le corps à la Morgue.

Les enfants mariés. — En 1834, M. Thuillier, commissaire de police, avait procédé à l'arrestation d'une femme Viard, habitant rue Poliveau qui la rumeur publique accusait de maltraiter un de ses enfants, le petit François, âgé de six ans.

Reconnu coupable des faits qu'on lui reprochait, cette mère dénaturée fut condamnée par le tribunal correctionnel de la Seine à la prison.

Volour par amour. — Un jeune homme, très élégamment mis, se présentant, avant-hier soir, dans un grand magasin de nouveautés, y fit l'acquisition de 1,200 francs de marchandises de toutes sortes pour dames, et pria le caissier de les adresser, le lendemain matin, à M. Georges de Noailles, 16, place de la République, avec les factures acquittées.

A dix heures, hier matin, le livreur porta les quatre paquets.

Le jeune homme lui fit mettre les paquets dans une chambre, lui prit les factures des mains et lui dit de l'attendre pendant qu'il irait faire examiner ses emplettes dans la chambre voisine.

Le livreur, ne le voyant pas revenir, frappa timidement à la chambre voisine, et, ne recevant pas de réponse, entra; mais il n'aperçut qu'une porte ouverte, donnant sur l'escalier de l'hôtel.

Il descendit rapidement au bureau de l'hôtel, où il lui fut répondu que M. de Noailles demeurait seul et qu'il venait de sortir avec les quatre paquets.

Le livreur courut au bureau de M. Beaurain, commissaire de police du quartier.

Ce magistrat se rendit aussitôt à l'hôtel et y apprit par une jeune locataire que M. de Noailles connaissait une jeune fille, Mlle V..., demeurant boulevard Magenta.

A ce moment même, la demoiselle V... vint à l'hôtel remettre les quatre paquets au concierge, en disant qu'elle n'avait pas voulu les accepter en cadeau. M. Beaurain apprit par cette demoiselle que ce jeune homme qui lui faisait la cour, fréquentait un café de la place de la République.

C'est là qu'il a été arrêté, à deux heures, par les gardiens et amené chez M. Beaurain.

Il a avoué se nommer Marché-Lagrave-Gossling, âgé de dix-neuf ans, né à New-York, et demeurant avec sa mère, rue de la Boétie.

Gossling a été envoyé au dépôt.

Le feu. — Hier, à quatre heures de l'après-midi, un incendie s'est déclaré dans un logement occupé par M. Curé, marchand d'huîtres, au troisième étage du n° 127 de la rue Montmartre.

Mme Curé était occupée à faire son dîner, dans une cuisine obscure, lorsqu'une lampe à esprit-de-vin, qu'elle tenait, s'échappa de ses mains et tomba à terre.

En un instant, Mme Curé fut enveloppée par les flammes, qui se communiquèrent rapidement aux meubles et aux tentures.

Aux cris poussés par Mme Curé, MM. Bouthier, gérant du café de la Presse, et Tétard, et les agents Arnaud, Guériot et Fleutôt accoururent, et, se précipitant au milieu de la fumée épaisse qui avait envahi tout le logement, s'empressèrent de s'emparer de Mme Curé à moitié évanouie et de jeter les meubles par la fenêtre, élevant ainsi au feu un aliment qui allait inévitablement lui faire prendre de graves proportions.

Grâce à ces mesures énergiques et à un grand nombre de seaux d'eau dont ils inondèrent le logement, le feu put être rapidement éteint.

Lorsqu'un instant après les pompiers de la rue Jean-Jacques-Rousseau arrivèrent, tout danger avait disparu.

Un sauveteur. — Un sinistre épouvantable a été évité, à Enghien-les-Bains, hier matin, grâce au courage et au dévouement d'un homme dont la conduite mérite d'être signalée.

Vers huit heures on tirait des pétards sur la place du Marché où a lieu en ce moment la fête. Toutes les baraques étaient fermées et les propriétaires dormaient. Un des pétards, après avoir fait explosion en l'air, est venu tomber tout enflammé sur une baraque de jeux. La toile, qui formait la couverture, flamba aussitôt, et l'alarme fut immédiatement donnée.

En présence du danger qui menaçait de devenir considérable, un individu s'élança dans la baraque enflammée et sauva un enfant qui dormait à côté de sa mère.

Après l'avoir sorti d'un danger certain, il s'élança sur le toit. Il allait le voir déchirer cette toile en feu et en jeter au dehors les morceaux qui étaient alors éteints par des voisins; ce malheureux s'est brûlé les bras, mais il a été félicité vivement par tous.

Ce courageux sauveteur est sous-officier dans la compagnie des sapeurs-pompiers de l'Isle-Adam.

Il n'a pas voulu dire son nom, mais il est utile de faire, lorsque l'occasion s'en présente, connaître des actes de courage semblables et qui sont d'autant plus beaux qu'ils sont anonymes.

George Violand.

EAU DE TOILETTE GELLÉ FRÈRES
Indispensable pour la TOILETTE, 6, avenue de l'Opéra.

PETITE GAZETTE DES THÉÂTRES

Ce soir, à l'Odéon, représentation classique : *Don Sanche d'Aragon*, comédie héroïque en cinq actes de P. Corneille. Voici la distribution :

— Le théâtre du Palais-Royal rouvrira par *Duval et Durand*, quand les réparations énormes qu'on y a entreprises seront terminées, c'est-à-dire dans les premiers jours d'octobre.

En attendant la réouverture, la troupe du Palais-Royal va donner une série de représentations à Genève.

Petit-Jean.

PÉTROLES DE KOUDEK

Le Jeudi 8 Septembre émission de 10,000 obligations de 500 fr. 5 0/0, au prix de 450 fr., payables 50 fr. en souscrivant. Prime d'une action à chaque souscripteur de 10 obligations.

Comptoir Industriel, 1, rue Saint-Georges, Paris.

MAIGRIR sans altérer la santé. — Succès certain par l'emploi de la **POURTE** au D^o HOWLAND 5 fr. le Flac. avec Notice dans les bonnes Pharmacies et contre mandat à A. CHARDON, Ph^o 24, r. Chairol, Paris.

LAMPES-PÉTROLE Sans Danger PEIGNIET-CHARGEUR Transformation de toutes Lampes 3, Boulevard Magenta, Paris

VARIÉTÉS

ESSAI SUR LE LIBRE ARBITRE, par M. Georges-L. Fonsegrive, professeur de philosophie au lycée de Bordeaux. 1 vol., à la librairie Félix Alcan, ancienne librairie Germer-Baillièrre et Cie.

L'Académie des sciences morales et politiques couronnait, il y a deux ans, un important travail de M. G. Fonsegrive, professeur de l'Université, sous ce titre : *Essai sur le libre arbitre, sa théorie et son histoire*. Dans le langage habituel de l'Académie, ces sortes d'ouvrages prennent le nom de *mémoires*. C'est modeste, car la plupart d'entre eux, pour ne pas dire tous, font preuve d'un grand savoir, d'études approfondies et prennent souvent des dimensions considérables. C'est ici le cas. Le mémoire de M. G. Fonsegrive, revu et remanié, se présente au lecteur sous la forme d'un volume compact de près de six cents pages, et témoigne d'une grande puissance de travail en même temps que d'une possession complète du sujet. C'est un livre du plus grand mérite, tel qu'en composent, dans ce que nous appelons leurs loisirs, les professeurs laborieux et distingués de notre Université, et que la plupart du temps, hélas ! ils ne peuvent livrer à la publicité que lorsqu'une occasion comme celle-ci leur est fournie. Mais combien de ces travaux faits, je ne dirai pas en pure perte, car un travail quelconque profite toujours à son auteur, mais qui disparaissent peut-être pour jamais, lorsque le jury de concours a prononcé sa décision !

Combien M. Fonsegrive eût-il de concurrents, et quelle fut la valeur des mémoires adressés alors à l'Académie des sciences morales et politiques ? Je l'ignore. On l'ignorera même toujours, car, si je ne me trompe pas, les manuscrits adressés ne sont pas rendus à leurs auteurs. Il s'agit donc là d'un concours, ce qui n'est jamais chose facile et ce qui, par conséquent, rehausse encore le mérite du lauréat. Le libre arbitre a toujours joué un rôle considérable dans la conscience humaine; il est né avec elle, pour ainsi dire, et il a fait l'objet des méditations et des leçons des penseurs et des philosophes de tous les temps. C'est là même l'objet de la première partie du livre de M. Fonsegrive, qui étudie les opinions des hommes et des écoles; depuis Socrate et Platon, jusqu'aux contemporains, les uns prêchant l'émancipation et la liberté, les autres tenant pour l'asservissement. On dirait même que l'humanité tourne, à ce sujet, dans un cercle vicieux, car n'est-ce pas quelque chose de semblable à la suppression du libre arbitre, qui découle des doctrines nouvelles et soumet l'homme aux exigences de sa nature particulière, sinon de la matière absolue ?

Ceci est la besogne qui, dans ce livre, appartient au savant, au critique et à l'érudit auquel rien n'échappe du sujet qu'il traite, et qui sait, en travaillant, à quels juges compétents il aura bientôt affaire. La seconde partie, qui appartient purement au penseur, à l'observateur ou au moraliste, nous offre plus d'intérêt, en ce sens qu'elle est plus vivante et que l'auteur y prend vigoureusement à partie ce qui se passe quotidiennement sous nos yeux. L'homme est-il toujours libre, et par suite ses actes sont-ils toujours la conséquence d'une méditation préalable ? Assurément non. Trop de causes s'accroissent pour porter atteinte à cette liberté originelle, pour la dénaturer, souvent pour l'annihiler, qu'elle s'atténue chez les individus et finit par disparaître. Ainsi, quand il s'agit de criminalité, par exemple, il est certain que dans des cas très nombreux, le libre arbitre disparaît; — à mon sens, ce n'est pas une excuse, — mais dans d'autres il reste intact, complètement intact,

comme dans cette sinistre affaire qui vient d'avoir son dénouement sur la place de la Roquette.

Ce libre arbitre ne disparaît pas tout d'un coup. Il n'y a jamais effondrement subit, à moins que dans le cas de maladie spontanée, qui dérègle les facultés mentales, quand elle ne les annihile pas, ou de folie héréditaire, dont le germe se développe avec les années et contre laquelle toute lutte est impossible. Mais, la plupart du temps, la disparition du libre arbitre est due à des capitulations de conscience successives, à une abdication croissante de soi-même, à une solution progressive, s'il est permis de s'exprimer ainsi, du sens moral. M. Fonsegrive s'exprime, à ce sujet, très éloquentement et expose, en quelques lignes serrées, ce qui se répète tous les jours, et plus longuement, dans la presse, avec une bonne volonté qui ne se fatigue pas, mais évidemment avec une autorité moins grande.

Quels sont, dit-il, les deux grands ennemis du libre-arbitre, les deux parasites vivaces qui tendent sans cesse à l'étouffer? Ce sont les habitudes et les passions. Les premières épargnent à l'esprit la fatigue de l'évaluation des motifs et, par là, de la décision, en substituant des séries mécaniques d'actions aux délibérations de la volonté; les secondes tendent à renforcer à tel point leurs images principales, qu'aucune autre image ne peut trouver place, en même temps, dans le champ de la conscience; ainsi, la raison ne peut plus comparer ni l'âme choisir. L'habitude tend à nous réduire à un mécanisme matériel, la passion à un mécanisme mental. Celle-ci supprime la raison, celle-là la conscience même. Or, il se trouve justement que ce sont les actes résultant des passions que l'habitude nous fait répéter avec la plus grande facilité; de sorte que, à proportion que se répète l'acte passionnel, à proportion diminue la résistance qu'il rencontre, et dès lors la sensation qu'il cause et le plaisir qui la suit. Mais l'image provoquée par la passion devient plus forte par sa réalisation, le désir s'accroît par le souvenir même de la satisfaction, et l'homme s'achemine à n'être plus qu'un mécanisme inerte fonctionnant passivement sous l'empire d'une idée fixe. Ainsi, l'habitude et la passion s'unissent pour effacer et détruire le libre arbitre. Plus donc l'homme évitera de se soumettre à l'habitude et à la passion, plus il saura se conserver libre, plus il approchera de la liberté.

Il y a plaisir à suivre M. Fonsegrive dans tous ces développements, simplement, mais aussi très fortement déduits, et à étudier, en sa compagnie, ce que j'appellerai le fond de l'âme humaine. C'est de la chronique que toute cette partie de son livre, mais une sorte de chronique sans date, car ce qu'il y expose fut de tous les temps et de toutes les sociétés. L'homme n'a pas aujourd'hui plus de passions qu'autrefois, mais il en a de plus dangereuses et qui ont en même temps, et d'une façon parfois foudroyante, raison de son être physique et de son être moral. Combien n'en connaissons-nous point, n'en voyons-nous point sous nos yeux, assez asservis pour que tout ressort semble brisé chez eux, et pour qu'on les croie incapables à jamais de toute résistance à la passion qui les domine? Ce sont ceux-là les plus compromis, les plus incurables, et qu'un miracle même n'arracherait pas à leur avilissement. L'alcool est une de ces causes principales; il y en a d'autres, tout aussi peu avouables, mais qui semblent cependant moins viles, bien qu'elles brisent, avec autant de sûreté, toute force de résistance morale. Il n'y a pas d'homme incorrigible, écrivait récemment M. le comte d'Haussonville, pas plus qu'il n'y a d'homme impeccable. Nous voudrions le croire, mais le fait donne trop souvent tort à cette généreuse et noble pensée.

Si, au lieu de le laisser à outrance, souvent sans prétexte, parfois sous des prétextes fallacieux, nous pourrions imposer au vulgaire, gobe-mouche par nature, les hommes qui ont quelque part dans la direction de l'enseignement songeaient davantage à la culture morale, à cet enseignement initial dont le pli ne s'efface jamais et dont la conscience garde toujours l'empreinte, la moyenne des hommes honnêtes serait évidemment supérieure à ce qu'elle est, et par homme honnête, il faut entendre ici celui qui ne transige jamais avec sa conscience et qui est resté maître de ses actions. Mais dans ce désarroi terrible engendré par des hostilités politiques qui ne désarment jamais, les hommes les plus maniables en apparence sont les esclaves déraisonnables de leurs passions. Pour être plus noble que tant d'autres, ou du moins plus avouable, la passion politique n'en est pas moins une passion, et, comme telle, dans de trop fréquentes occasions, elle fait bon marché du libre arbitre et asservit l'homme à ses exigences.

Le sage, — en existe-t-il de complets sur terre? — ne fait rien ou ne devrait rien faire sans avoir pesé le pour et le contre de ses actes. Le sage, c'est celui qui n'engage, avec sa conscience, aucun compromis, qui n'établit point, au mieux de sa tranquillité, des compensations fantaisistes destinées à se faire contre-poids, et qui ne fera point quelque mal ici, pour le corriger, à son idée, avec quelque bien qu'il ferait, ou qu'il a l'intention de faire ailleurs. Les stoïciens avaient senti cela profondément, dit M. Fonsegrive, et savaient que le sage seul peut et doit être entièrement heureux, puisque seul il voit, en toute occasion, ses volontés s'accomplir et ses desseins se réaliser. En regard de ce bonheur auquel pourraient prétendre tant de gens qui le fuient, en cherchant la satisfaction de leurs passions, de leurs ambitions, de leur égoïsme, au prix de tant de bassesses et d'expédients honteux, plaçons le portrait de ceux-ci, dans la préoccupation constante d'eux-mêmes qui les occupe et les subjugue :

L'homme qui vit de lui de sa vie dans l'amour, dans la cupidité ou dans l'ambition, plus il aime, plus il veut, plus il cherche le bonheur dépend. Toute sa vie risque de manquer par la volonté d'une femme, — M. Fonsegrive aurait pu dire le caprice, — par le hasard des circonstances, par le caprice d'une multitude. Tous ses actes doivent être orientés vers la possession de ce bien extérieur, incertain et fragile, toute sa vie est dominée par son objet. Pas une pensée, pas une parole, pas un mouvement qui ne lui soit asservi. Il dépend entièrement de l'objet de sa passion. Ce qui peut lui arriver de plus heureux est de mourir avant de l'avoir atteint. L'espérance a doré sa vie et soutenu ses efforts. Il meurt dans son rêve, rêve de bonheur futur qu'il n'a pas atteint, mais dont son imagination a joué et que la possession n'a pas encore décoloré. Car si l'objet de la passion est atteint, à peine atteint, il est déjà dépassé par le désir. L'habitude éteint l'amour, enlève au pouvoir ses charmes et à la richesse ses agréments. Tout est bientôt vide, sans grâce, sans charme et sans goût. Et alors on tombe dans le dégoût profond des choses, on nie l'existence du bonheur qu'on a cherché où il n'était pas et qu'on n'a pas rencontré. On connaît enfin le tourment accablant de l'âme qui se dévore. La vie est fade, sifade, d'un dégoût si plat et si écœurant qu'elle n'est plus digne que d'être vomie. C'est l'ennui, l'ennui profond et sans remède, l'ennui qui n'a plus même la force de se délivrer de l'existence et qui ne sait que se redoubler par l'analyse.

Tout cela est profondément juste, et je n'ai cité qu'un bien court passage des appréciations de M. Fonsegrive sur les ravages causés chez l'homme, soit par la recherche effrénée du plaisir, soit par l'asservissement à ses passions, asservissement que le temps qui s'écoule accentue, et qui engendre la quasi-impossibilité d'une réhabilitation. Est-ce que l'homme sage, ou celui que l'on croit tel, n'a pas besoin d'une vigilance de tous les instants, pour ne point fléchir? Et pourtant, sa nature n'est pas détériorée par l'abus et sa force de résistance au mal est complète. Quels obstacles ne rencontreront point, à tout instant, ceux qui ayant goûté à la liqueur et l'ayant savourée, manifesteront un désir de renonciation complète et voudront revenir de l'excès à la tempérance? La besogne est si rude qu'elle me semble impossible, malgré tous les nobles conseils accumulés par M. Fonsegrive, mais qu'il serait déjà bien difficile de suivre, même en supposant une volonté et une fermeté à peine émoussées. Or, chez les esclaves de leurs passions, c'est la volonté et la fermeté qui d'abord s'atténuent et s'évanouissent. Avant de se sentir capable d'un effort, il faut retrouver l'énergie, et l'énergie est la première des qualités morales qui décroît et s'efface dans la recherche du plaisir et de la satisfaction des passions.

Ce n'est point une raison, tant s'en faut, de ne pas lire les excellents conseils que M. Fonsegrive prodigue, à ce sujet, et qui sont d'un véritable directeur de conscience, sûr de lui-même et sûr des remèdes qu'il propose. Le difficile est d'en faire l'application, et cela suppose la nature humaine meilleure et plus forte qu'elle n'est. N'importe, des lectures de cet ordre supérieur auraient leur utilité et ne manqueraient pas de provoquer des réflexions heureuses, si elles étaient judicieusement distribuées. Malheureusement, elles ne sont pas, comme on dit, dans le courant du jour. La passion ardente, impitoyable même ne domine-t-elle point ici et là, de quelque côté que nous tournions les regards? Elle est même considérée comme vertu, et peu faite pour entendre le langage de la raison. En outre, il y a, dans cet ouvrage extrêmement remarquable, que j'ai saisi seulement dans un de ses passages, une trop grande aspiration vers l'idéal, une croyance trop vive à la perfection progressive, pour trouver grâce, et devant les répartiteurs de l'impression, à Paris, et devant la prétentieuse nullité des délégués cantonaux. Le penseur qui étudie les causes néfastes et recherche les moyens de les combattre n'a pas de grandes chances d'être écouté aujourd'hui, dans le vacarme des affirmations ignorantes et des théories saugrenues. J'aime à croire que ce n'est point fait pour l'arrêter, et ce livre de M. Fonsegrive en est la preuve flagrante. C'est dans les heures où l'on a le moins de chances d'être entendu, qu'il y a le plus de courage à parler, à se faire l'interprète dévoué de la raison, au milieu d'un des concerts les plus discordants qui se soient jamais produits. M. Fonsegrive a eu ce courage qui lui a valu le plus grand honneur. Il a dépensé des heures nombreuses à composer un ouvrage chargé d'érudition et d'aperçus personnels qui s'imposeraient à la réflexion de tous, si la réflexion comptait aujourd'hui pour ce qu'elle vaut, mais qui ne sera jamais distribué en prix dans la commune modeste de Saint-Ouen. Je m'arrête là, bien que le sujet traité par M. Fonsegrive prête à de nombreux, à d'innombrables commentaires, trop heureux si dans cet aperçu tronqué, je pouvais inspirer à quelques moralistes le goût de la lire et le souci d'y trouver des armes bien trempées pour les luttes de chaque jour.

Charles Canivet.

CARNET BIBLIOGRAPHIQUE

Une grande partie de la livraison de septembre de la Revue : LES LETTRES ET LES

PETITES ANNONCES

TARIF DE LA PUBLICITÉ DU SOLEIL

Petites Annonces

Pour les PETITES ANNONCES, s'adresser directement aux Bureaux du Journal, 42, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse).

TARIF DES PETITES ANNONCES DU Soleil :

Tous les jours, la ligne de 38 lettres, 2 francs. Chaque lundi, la ligne de 38 lettres, 1 fr. 25.

Les annonces placées sous les rubriques Demandes et Offres d'emplois, Gens de Maison, Cours et Institutions, se ont insérées tous les jours, au prix de 1 fr. 25 la ligne.

Le prix des PETITES ANNONCES, qui est fixe, doit être versé avant l'insertion. Les demandes adressées par correspondance devront donc être accompagnées d'un mandat sur la poste.

Insertions commerciales et industrielles

Annonces, la ligne..... 3 fr. »
Réclames, —..... 7 fr. 50
Faits-Paris, —..... 12 fr. »